

Souvenirs d'Albert DOMANGE
Infanterie Regiment Nr 225, Infanterie Regiment Nr 136 (1916-1919)

Albert DOMANGE est né le 11 novembre 1897 à Saint-Privat-la-Montagne.

La guerre de 1870 à Saint-Privat

L'infanterie de Canrobert, appuyée par des canons installés vers Amanvillers, eût à soutenir plusieurs assauts des Allemands, bien supérieurs en nombre. Profitant des petits murets qui entouraient les propriétés, les soldats français purent ainsi retarder la poussée allemande. Succombant sous le nombre, les Français se replièrent vers le cimetière, mettant leurs blessés à l'abri dans l'église. Bombardée d'obus allemands, l'église prit feu et les blessés durent leur salut au curé, un homme très fort, qui, pour les évacuer et les déposer dans la rue, en prenait un sous chaque bras. On raconte de cette effroyable tuerie, qui eût lieu dans les rues du village que les caniveaux laissaient couler un filet de sang.

Les habitants s'étaient enfuis, et étaient allés se réfugier à Metz, où ils eurent à subir le blocus. D'autres, réfugiés à Maringot, purent revenir au village après la bataille, pour emplir la tâche de fossoyeurs. Le nombre important de cadavres eût pour effet de provoquer une épidémie de typhus, favorisée par la promiscuité des villageois contraints de vivre dans les maisons qui n'étaient pas démolies ou endommagées. Mon grand père a attrapé le typhus (il y eut 75 morts au village). Il était fiévreux et alité, quand les Allemands l'ont réquisitionné et tiré du lit pour ramasser les morts du champ de bataille. Il n'a pas supporté les efforts et est mort quelques jours après.

Après 1870.

Ma grand-mère resta seule à élever ses six enfants. Pour pouvoir subsister – elle ne pouvait travailler aux carrières comme mon grand-père – elle cultivait diverses parcelles, et faisait le commerce de volailles qu'elle cherchait dans les villages alentours. Ainsi, partant à quatre heures du matin, accompagnée de mon père, qui lui portait un panier, elle se rendait à Metz, sa hotte au dos, pour vendre sa volaille. Ils se reposaient dans la côte de Saulny, où coule une petite source. Là, mon père posait son panier sur la hotte et ma grand-mère continuait seule son chemin à pied vers la ville, pendant qu'il remontait au village pour se rendre à l'école en craignant les loups qui rôdaient encore dans les bois à cette époque. Mon père, qui était très fort, était donc choisi par ma grand-mère pour l'aider à aller porter la volaille en ville. Il était d'ailleurs souvent demandé pour aller travailler aux fermes. On apportait un billet d'excuse à l'école, et il pouvait aller chercher des chevaux par exemple.

Après l'école, mon père entreprit un apprentissage de cordonnier à Auboué. Mais au bout de quelques semaines, il dépérissait, et mes parents trouvant cela anormal l'envoyèrent chez le médecin. Ce dernier l'ausculta et affirma que mon père avait besoin du grand air pour se trouver en bonne santé, qu'il ne supportait pas d'être enfermé. Il quitta donc cet apprentissage, et entra comme tailleur de pierres à la carrière de Jaumont jusqu'à sa retraite.

Saint-Privat était un village agricole assez récent toutefois, sa création remontait à la fin du XVI^e siècle, mais l'essentiel de son activité était orientée vers les carrières de Jaumont et presque chaque famille possédait une voiture de charroi, où le père et les enfants travaillaient à

l'extraction de la pierre, que l'on livrait ensuite dans tout le pays. On chargeait les pierres le soir et ainsi, dès le matin, on pouvait partir vers la ville.

En 1897, année de ma naissance, s'ouvrit la mine de Montois-la-Montagne. En 1903, la mine IDA de Sainte Marie aux Chênes – où j'ai travaillé jusqu'à 57 ans – et en 1907 la mine de Roncourt. La mine de Marange étant la plus ancienne, parce qu'ouverte environ vingt ans avant Montois. La mine amena le progrès à Saint-Privat et permit l'arrivée de l'électricité, dès 1910. L'eau courante fut installée en 1907. Je me souviens des travaux et des gros tas de déblais dans toutes les rues et des larges tranchées ouvertes dans le village, qui gênaient la circulation des fardiens. Nous nous amusions à sauter par dessus les tranchées quand je vis briller quelque chose dans la terre remuée. Je trouvais là une grosse chevalière en or sans doute perdue pendant les combats de 1870, que je ramassai et déposai dans la boîte à fil de ma mère. A douze ans, me souvenant de cette trouvaille, j'allai à Metz la négocier et revins avec une belle montre en argent.

Avec lui et un de mes frères en travaillant à Jaumont, nous gagnions autant qu'un autre de mes frères qui travaillait à la mine. Je quittai donc la carrière, pour entrer le 14 juillet 1914 à la mine IDA. Les quinze premiers jours du mois d'août, la mine était fermée, en raison des événements. A la mi-août, le travail reprit. Mais mon frère abandonna son emploi, pour aller dans les fermes, sachant qu'il devait prochainement être envolé dans l'armée allemande.

Il est parti en 1915 pour la Russie, et se trouvait au front, à côté des soldats Autrichiens. Grâce à eux, il fut fait prisonnier des Russes et se retrouva ensuite comme valet chez un industriel belge pendant deux années. En 1917, la Révolution Russe souleva les populations ; il lui fallut fuir, et il rejoignit le front, pour être fait prisonnier des Allemands. Il endossa à nouveau l'uniforme Allemand, et se retrouva en France, dans la région de Reims, face aux soldats Français. Il ne tarda pas à se faire oublier en avant des premières lignes ; il rampa ensuite vers les lignes Françaises, ramassa un manteau bleu Français, qui traînait entre les lignes et le jeta sur ses épaules, et rejoint les Français qui le firent prisonnier. Déclinant son identité de Lorrain, il fut interrogé, puis rapidement conduit auprès du Général Mangin, qui le questionna. Mon frère raconta alors tout ce qu'il avait pu voir dans les lignes Allemandes, les emplacements des troupes, de l'artillerie, la disposition des lignes de défense. Grâce à son témoignage, l'offensive de Mangin, qui eût lieu quelques jours après, rencontra un grand succès. Il termina la guerre comme gardien de prisonniers Allemands, et rentra à la maison un jour après moi, le 19 février 1919.

Mais revenons au début de la guerre, en 1914. A l'école, et dans le village, tout le monde parlait Français. Nous n'avions que quelques heures de cours d'Allemand par semaine. A la déclaration de guerre de 1914, un détachement Allemand est venu à Saint-Privat ; leur officier, un colonel devint furieux quand il apprit que personne – ou presque – ne parlait Allemand, et que tous les cours avaient lieu en Français à l'école, par notre instituteur Lorrain.

Le curé, le maire et l'instituteur furent pris en otage, alignés contre un mur de ferme, prêts à être passés par les armes. Heureusement, la femme du fermier, qui parlait bien Allemand, réussit à parlementer et put obtenir la libération des trois otages¹.

¹ A noter qu'un instituteur de Saulny fut emprisonné, quand on découvrit dans le tiroir de son bureau des cartes géographiques de la France (Calmès)

De la guerre, nous n'eûmes guère à en supporter les effets ; si la nourriture était rationnée à Metz, nous pouvions pour notre part nous débrouiller avec les paysans et l'on trouvait facilement de quoi se nourrir.

Lors de la bataille de Verdun, on pouvait entendre le roulement continu des canons. Le soir, nous allions parfois sur les hauteurs voir les lueurs des coups de départ dans la nuit ; les canons lourds n'étaient distants que d'une quarantaine de kilomètres de Saint-Privat. Je ne fus inquiet par la guerre qu'à partir de 1916, année durant laquelle je fus incorporé dans l'armée Allemande. Je partis le 8 septembre pour Königsberg (Varsovie) au 225^e Régiment d'Infanterie de Réserve. Après ma période d'instruction, nous avons passé quelques temps à Wachau (Prusse orientale), puis avons rejoint la Roumanie en traversant la Hongrie. A Budapest, ma compagnie embarqua sur un vapeur vers Bucarest, par le Danube. Les autres compagnies nous rejoignèrent en barque, à la rame, si bien que nous avons pu passer une dizaine de jours à les attendre, en mangeant et nous promenant dans la ville. Les montagnes longeant le fleuve étant peu sûres, nous devions rester en groupe et éviter de rejoindre les pentes car les habitants de ces régions ne nous aimaient pas beaucoup, contrairement aux habitants de la plaine que nous trouverions plus tard. En passant par Bucarest, les Alsaciens-Lorrains furent surpris de découvrir là une colonie Française établie là depuis sans doute longtemps, vivant dans les riches demeures de quartiers bourgeois. Lors de nos déplacements dans ce pays, j'ai pu voir une campagne riche où tout abonde : prés, vigne, jardins, arbres fruitiers, céréales etc., et je m'étonne de voir aujourd'hui la nourriture presque rationnée et toutes ces grandes queues devant les magasins. Cependant, la plupart des maisons Roumaines de la campagne étaient faites de branchages entrecroisés recouverts de torchis. Les toitures étaient recouvertes de paille ou de chaume, plus rarement de tôle.

Les avancées Allemandes de 1916 avaient été stoppées par l'hiver si bien que les tranchées étaient creusées dans la neige car le sol était gelé sur 65 centimètres de profondeur. Les Allemands formèrent des groupes de terrassiers qui creusaient la nuit, au pic, dans ce sol gelé, des tranchées véritables et de profonds abris recouverts de rondins, où nous avons installés nos lits. Au printemps, la neige, en fondant, traversa les plafonds des abris, en inondant le sol, et il fallait patauger dans l'eau, pour rejoindre nos lits, heureusement surélevés...

On passait 48 heures dans des tranchées calmes puis on était au repos au village. Notre plus grande ennemie était la faim. Les séjours dans les tranchées enneigées et les périodes d'exercices venaient facilement à bout de notre faible ravitaillement. Pour vous dire, nous avions des lits superposés et celui du bas était à une trentaine de centimètres du sol ; j'étais tellement affaibli que j'avais peine à lever la jambe pour m'y allonger ; à vingt ans !

Il y avait dans chaque maison une sorte de silo où se trouvaient des épis de maïs. Nous les décortiquions pour les faire cuire et nous assurer un complément de nourriture. Les habitants nous aidaient également, comme ils le pouvaient.

Nous avons déploré peu de pertes, en Roumanie ; le front était calme. Lors d'un ravitaillement vers l'arrière, le camarade avec qui j'étais fut blessé à l'aine par balle. Il ne put être correctement soigné et mourut de suites de gangrène trois semaines plus tard. Nous quittâmes la Roumanie avant la fin de l'hiver 1918, pour nous retrouver le long de la frontière Hollandaise où nous avons attendu plus de quinze jours peut-être en raison d'une attaque prochaine contre ce pays. Cette manœuvre n'eut pas lieu ; cela nous permit toutefois de visiter le port d'Anvers et de nous reposer de la Roumanie. Nous étions alors en 1918.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers la région lilloise où nous fûmes reconstitués et incorporés au 136^e Régiment de Strasbourg. Ce fut une période tranquille et hormis les périodes d'exercices du matin, nous avions toute la journée pour nous reposer ; ayant davantage à nous nourrir, nous prenions des forces pour les épreuves à venir. Nous fûmes ensuite affectés près de Warcq (à côté d'Etain) où nous creusions des abris pour l'Infanterie de seconde ligne. Ces abris étaient recouverts de rondins entrecroisés, eux-mêmes recouverts de terre, pour les garantir des coups de l'artillerie. La solidité de ces abris nous permit d'apprécier par la suite la faiblesse de ces dispositifs du côté Français. Mais cette calme activité de terrassiers ne dura guère et nous fûmes noyés dans l'armée qui allait lancer plusieurs offensives du côté de Soissons. Ma première surprise fut l'attaque aérienne menée contre la tête de colonne – je n'avais jamais vu d'avions – qui blessa quelques soldats que nous vîmes redescendre couverts de bandages. Heureusement notre compagnie ne fut pas touchée. Nous primes nos positions de départ, le secteur ressemblait à la vallée de Mont-vaux (une longue pente montant doucement) et nous devions en prendre le sommet. Quand on nous annonça de mettre « baïonnette au canon », je fus pris d'un grand émoi. Nous allions nous retrouver face aux Français ; j'avais de la famille en France, des cousins habitant à Auboué (Meurthe et Moselle). A cette pensée, je n'ai pu introduire une seule cartouche dans mon fusil, et suis parti à l'attaque avec une arme vide, toutes les munitions restant dans mes cartouchières.

La première vague attaqua. Tous étaient fauchés. Puis la seconde, et la troisième. Les survivants se relevèrent et tout le monde partit à l'assaut, dans un dernier élan. Notre compagnie s'ébranla, soutenue par l'artillerie. Partie avec 125 hommes (les compagnies du début de la guerre en comptaient 150), la compagnie était réduite à 15 hommes au sommet. Nous avons terriblement souffert de cette attaque les uns blessés, les autres tués par l'artillerie ou les mitrailleuses Françaises. C'était l'abattoir. Arrivés au sommet, nous creusâmes des trous pas très profonds pour nous abriter du bombardement que nous faisaient subir les Français, par rafales de 75 ou par les lourds 220. Nous restâmes là quelques heures, et fûmes relevés pour séjourner dans les secondes lignes, en contrebas pendant plusieurs jours ; le bombardement faisant de nombreuses victimes.

Le souvenir le plus marquant me restant de ces journées est le cri poignant d'un jeune soldat mortellement blessé qui appelait désespérément sa mère. Ce souvenir est celui du moment où on nous ordonnait de mettre baïonnette au canon me provoquant encore aujourd'hui un grand émoi.

Un jour, un énorme obus explosa à l'endroit même où se trouvait un camarade ; je suis allé sur les lieux de l'explosion et je n'y ai rien trouvé qu'un morceau de doigt épargné par l'obus. Une autre fois, un 220 tomba entre un camarade et moi, mais juste à côté de lui, sans exploser. Mon camarade, que l'obus avait frôlé, semblait dormir doucement. Je l'ai retourné ; il était mort, sans blessure apparente ; il avait été victime de la dépression due à la chute de l'obus ou de l'effroi causé ? C'est pour vous dire, on aurait cru qu'il dormait ; et moi, qui était à deux mètres, quelle chance j'ai pu avoir.

Pendant ces journées, un berlinois fanfaron s'était déguisé d'effets civils qu'il avait trouvés dans une maison voisine. A chaque accalmie du bombardement, il faisait le pitre ; et dès les premiers éclatements, il se couchait aussitôt. Après ces journées, nous fûmes relevés et je reçus ma première permission depuis mon incorporation. Permission que je passai parmi les miens. Pour m'occuper, j'allai à Saulny² chez mon oncle pour l'aider dans ses travaux. Un jour, en cueillant

² Saulny est à huit kilomètres à l'ouest de Metz.

des cerises, l'échelle glissa dangereusement de l'arbre et les hasards du vent faillirent lui faire toucher la ligne d'électricité qui passait là. J'avais risqué cent fois ma vie dans les bombardements et les attaques pour me faire électrocuter pour un panier de cerises ? C'est pour vous dire ! Après cette trop courte permission, qui dura presque un mois, je me retrouvai près de Saint-Mihiel.

Nous étions en octobre 1918, du côté de Romagne-Montfaucon. Comme j'étais un ancien, j'avais été versé aux lances-mines, qui étaient placés en seconde ligne, à cent mètres des avant-postes. Il y avait un brouillard dense ce jour-là, et on ne voyait qu'à quelques mètres. Nous savions les Américains proches et pressentions une attaque imminente, lorsque l'ordre fut donné à la première ligne de retraiter. Nous devons suivre le repli à notre tour, mais nous étions trois Alsaciens-Lorrains bien décidés à nous faire oublier dans ce repli précipité, avec le concours de cette épaisse brume. Un Alsacien qui se repliait, pas assez décidé à désertir, voulut nous obliger à retraiter avec lui. Nous parlementions quand s'abattit sur nous un déluge de boules de feu (je ne sais pas ce que c'était). Cet Alsacien portait à la ceinture un pistolet lance-fusées qui servait à prévenir l'artillerie et une de ces boules de feu tomba sur sa réserve de cartouches qui explosa et fit brûler ses vêtements. Nous avons attendu plusieurs heures l'attaque américaine qui ne venait pas et décidâmes de rejoindre la première ligne Allemande. Il n'y avait personne. Je mis l'oreille contre le sol, et entendis vers notre droite, le bruit d'une mitrailleuse. A « quatre pattes » ou bien en rampant, nous continuâmes notre progression pour rejoindre cette mitrailleuse. Nous avons laissé toutes nos munitions et nos armes dans la tranchée. J'avais également arraché mes pattes d'épaule marquées d'un « M », pour éviter tous ennuis. Guidés par la mitrailleuse qui lançait des rafales de temps en temps, nous pûmes rejoindre les lignes Américaines, où je fus accueilli par un canon de revolver pointé sur mon visage. J'étais le seul des trois à parlementer, et j'ai essayé toutes les langues que je connaissais, même l'italien, comme les Américains sont de toutes les nationalités.

Il était impératif de parlementer, et de ne cesser de parler, sinon ils nous auraient « mis en bas ». Le brouillard se leva et nous découvrîmes des centaines de soldats Américains si mal disposés, trop près les uns des autres qu'un seul obus aurait suffi à causer beaucoup de pertes. Ils nous montraient leurs tués et blessés en nous accusant la responsabilité. Réussissant à peine à nous faire comprendre, nous fûmes dirigés vers l'arrière et les soldats Américains, en nous déséquipant, ramassaient des « Andenken », en particulier les bagues en aluminium que l'on fabriquait dans les tranchées. On nous chargea d'évacuer des blessés, tout en rejoignant les arrières. Nous vîmes la quantité d'Allemands faits prisonniers qui semblaient s'être rendus spontanément. Nous avons rejoint une ferme, en arrière des lignes, après une dizaine de kilomètres de marche, où nous avons été gardés deux journées, sans manger, avant de retourner plus en arrière. De là, toujours sous garde Américaine ; nous fûmes ensuite transférés vers un camp à Saint-Dié puis à Dijon. Nous vécûmes là une existence pitoyable, logés dans des baraquements transpercés par la pluie qui ne cessait de tomber, n'ayant presque rien à manger.

On nous groupait par dix et les gardiens ouvraient différentes sortes de boîtes de conserve. Chacun passait devant ces boîtes et prenait une cuillère de nourriture ; un morceau de pain, pas plus grand que la main, terminait ce repas. De plus il y avait là des Allemands, des Alsaciens-Lorrains et des Autrichiens ce qui causait souvent des querelles, en particulier parmi les derniers, l'Autriche représentant beaucoup de peuples différents. Ces bagarres se soldaient par des coups de bâton généreusement distribués par les gardiens. Les Alsaciens-Lorrains furent séparés des Allemands et dirigés à Saint-Rambert, près de Saint-Etienne, dans un ancien séminaire.

Dès notre arrivée à ce camp, gardé par des Français, nous troquâmes nos uniformes Allemands contre les tenues françaises. Nous jouissions d'une certaine liberté et travaillions dans des carrières ce qui permettait de gagner un peu d'argent pour améliorer l'ordinaire et nous acheter à manger... et boire une chopine le soir. Le soir du jour de l'Armistice, nous avons organisé une retraite aux flambeaux dans les rues de Saint-Rambert. Nous avons réalisé une effigie de Guillaume, le Kaiser, que nous avons bardée de médailles et promenée dans les rues pendant la retraite. Nous étions accompagnés de musiciens venus de Saint-Etienne. Au terme de la retraite nous avons pendu puis brûlé l'Empereur déchu, qui s'était alors enfui en Hollande. Je fus démobilisé en février 1919 ; le 18 du même mois, j'étais de nouveau à Saint-Privat.

Témoignages recueillis par Patrice Lamy les 22 avril, 15 juin, 29 août et 17 novembre 1990.

Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy de nous avoir aimablement proposé ce témoignage.